

dès que tu m'as vu, tu m'avais parlé de la Prière, j'aurais eu le malheur de prier comme toi; car je n'étais pas capable de démêler si ta prière était bonne. Ainsi, je te dis que je tiens la prière du Français; je l'agrée, et je la conserverai jusqu'à ce que la terre brûle et finisse. Garde donc tes Ouvriers, ton argent et ton Ministre, je ne t'en parle plus: je dirai au Gouverneur Français, mon père, de m'en envoyer.»

En effet, M. le Gouverneur n'eut pas plutôt appris la ruine de notre Eglise, qu'il nous envoya des Ouvriers pour la rebâtir. Elle est d'une beauté qui la ferait estimer en Europe, et je n'ai rien épargné pour la décorer. Vous avez pu voir par le détail que je vous ai fait dans ma lettre à mon neveu, qu'au fond de ces forêts, et parmi ces Nations Sauvages, le Service divin se fait avec beaucoup de décence et de dignité. C'est à quoi je suis très-attentif, non-seulement lorsque les Sauvages demeurent dans le Village, mais encore tout le temps qu'ils sont obligés d'habiter les bords de la Mer, où ils vont deux fois chaque année, pour y trouver de quoi vivre. Nos Sauvages ont si fort dépeuplé leur Pays de bêtes, que depuis dix ans on n'y trouve plus ni orignaux, ni chevreuils. Les Ours et les Castors y sont devenus très-rares. On n'a guère pour vivre que du blé de Turquie, des fèves et des citrouilles. Ils écrasent le blé entre deux pierres pour le réduire en farine; ensuite ils en font de la bouillie, qu'ils assaisonnent quelquefois avec de la graisse, ou avec du poisson sec. Lorsque le blé leur manque, ils cherchent dans les champs labourés, des pommes de terre, ou bien du gland, qu'ils estiment autant que du blé: après l'avoir fait